

Témoignage et récit de catastrophe

par
Françoise Lavocat

Les écrits sur les catastrophes (le mot ayant, dès le seizième siècle, outre son sens poétique et théâtral, son acception actuelle¹) confirment l'idée, exprimée par Wittgenstein, selon laquelle le témoignage oculaire est un des jeux du langage². Mais si rien n'est plus naturel, en effet, que de certifier la vérité de son dire, d'affirmer le statut factuel d'un écrit par la mention : « je l'ai vu, j'y étais ! », les modalités de l'inscription de la première personne sont éminemment historiques (Renaud Dulong, 1998). Hans Blumenberg (1979), à partir de la métaphore de la vie comme naufrage, a souligné la différence entre l'attitude du témoin stoïque, qui assiste à distance au désastre, et celui du témoin « embarqué » (l'expression est de Pascal), qui y participe physiquement ou émotionnellement (Anne Duprat, 2007). L'inscription de la première personne dans le texte documentaire révèle une certaine façon d'être au monde ; elle est aussi conditionnée par le statut du fait, qu'elle contribue à définir. Or la catastrophe naturelle, en tant que fait discursif, subit d'importantes transformations entre le seizième et le dix-huitième siècle. Elle accède, beaucoup plus fréquemment qu'auparavant, au statut d'événement mémorable ; elle est parallèlement l'objet d'un processus de laïcisation et de désémantisation. Au dix-septième siècle, elle suscite maints débats scientifiques, religieux et moraux ; elle devient un objet problématique.

Nous étudierons quelques aspects de cette mutation à travers la figure du narrateur-témoin dans plusieurs textes concernant l'éruption du Vésuve de 1631 et les épidémies de peste milanaise et londonienne de 1629-32 et de 1665. L'inscription textuelle de la

¹ Le dictionnaire de Cotgrave (1610) fait état d'une acception contemporaine du mot. C'est aussi le sens qu'il a dans de nombreux canards du seizième siècle.

² *Philosophische Untersuchungen*, 23.

première personne remplit dans ces témoignages au moins deux fonctions différentes. Elle permet tout d'abord d'articuler un point de vue, une perspective critique, inséparable d'une rationalisation de la perception de l'événement, ce qui s'accompagne de son appréhension explicite comme objet esthétique. Par ailleurs, la saisie par la première personne, faisant irruption dans le récit de catastrophe, introduit parfois aussi un changement de régime ou de registre. On pourrait parler, avec Terence Cave (1999) de « textes troublés ». La figure du témoin permet de mettre en scène une expérience empathique du malheur d'autrui : c'est sans doute ce que le récit de fiction, quelques années plus tard, prend en charge par une *mimesis* du témoignage oculaire.

Nous montrerons tout d'abord le rôle joué par les formes de témoignage oculaire de la catastrophe transmises par l'Antiquité dans la modélisation des comportements et de la compréhension de l'événement, à travers deux récits de la première moitié du dix-septième siècle. Nous verrons ensuite comment la mutation de la figure du témoin à la fin du siècle est relayée et amplifiée par la fiction.

Avec Thucydide, pour la peste, les deux Plin, pour les éruptions volcaniques, l'Antiquité transmet des modèles puissants de l'inscription du témoin dans le récit de catastrophe. Le dédoublement de Plin le Jeune et de Plin l'Ancien (le premier racontant la mort du second lors de l'éruption de 81) permet de mettre en scène à la fois le sacrifice de soi et le détachement stoïcien. Dans l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse* (II, VIII), Thucydide fonde la valeur référentielle de sa description de la peste d'Athènes sur sa double expérience de témoin et de malade : il parle « en homme qui a lui-même été touché et a vu souffrir d'autres personnes ». Cette circonstance extraordinaire a une force d'authentification et de légitimation suprême, même si la suite du texte n'y fait plus allusion. Ce pacte référentiel constitue aussi le texte comme document, enregistrement des symptômes offerts à la sagacité des siècles futurs, prétendument dépouillé de toute visée interprétative : à la fin du texte, l'historien exprime pourtant son scepticisme à l'égard des oracles.

Les traductions du texte de Thucydide révèlent, jusqu'à celle de Hobbes (1629)³, une tendance à souligner les marques de la première personne⁴. Même s'il est ensuite euphémisé (par exemple par Perrot d'Ablancourt en 1672)⁵, nul doute que ce pacte et ce protocole de lecture a eu valeur, tout au long du dix-septième siècle, de modèle. Il subit cependant d'importantes transformations.

L'inscription de la première personne dans le récit de catastrophe reste longtemps circonscrite à sa fonction pragmatique : attester de l'authenticité du témoignage, lui conférer gravité et solennité impersonnelles. Boccace ne mentionne pas le fait que sa famille a été touchée par la maladie au début du *Decamerone* scandé par l'anaphore d'un « je dis » (« dico ») plutôt que d'un « j'ai vu ». Jusqu'au seizième siècle, l'auteur-témoin ne se met pas en scène regardant, si ce n'est fugacement, comme Michel de Nostre-Dame à la fin de son évocation de la peste d'Aix

³ « Now let every man, Physician, or other, concerning the ground of this sickness, whence it sprung, and what causes he thinks able to produce so great an alteration, speak according to his own knowledge; for my own part, I will deliver but the manner of it, and lay open onely such things, as one may take his Mark by, to discover the same if it come again, having been both sick of it my self, and seen others sick of the same ». *The Peloponnesian War* (1629), 1989.

⁴ Claude de Seyssel : « De laquelle j'ay bien voulu icy parler à fin qu'un chacun qui sçait de medecine, ou qui n'en sçait rien, declare s'il est possible d'entendre dont cela peut advenir & qui peurent estre les causes assez vehementes pour produire si soudainement une si grande mutation. Au regard de moi, je diray bien comme il en advenoit ; & declareray la chose de sorte, qu'un chacun qui verra ce que j'en escry, si un tel cas advenoit une autre fois, pourra estre adverty, & n'en sera point ignorant. Car j'en parle comme savant, pourtant que moy mesme ay eu ceste maladie, et veu ceux qui l'avoient ». *L'Histoire de Thucydide Athenien* [1527], 1559, f. 50b.

⁵ « Je laisse à ceux qui s'y connaissent à en rechercher les causes, et me contenterai de dire ce que c'était, comme l'ayant eu moi-même et en ayant vu d'autres malades. Cela pourra servir de quelque instruction à la postérité, s'il revient jamais » *Histoire de la guerre du Peloponese*, 1662.

de 1546⁶. Même dans ce cas, où la répétition du mot « voir » et la focalisation du regard sur une anecdote marquent une appréhension nouvelle de la catastrophe comme scène, encadrement⁷ d'un petit fait singulier, c'est la fonction d'authentification qui domine (« moy-meme je l'ai veue »)⁸. Enfin, inversement, lorsque l'objet du récit est la vie même de l'auteur, cette fonction disparaît : pour Lucas Rem ou Thomas Platter, la catastrophe n'est pas un événement mémorable (la peste est endémique) et il ne s'agit ni de la raconter ni de l'interpréter.

Les relations de catastrophes du dix-septième siècle articulent de façon inédite une perception du fait comme événement et une représentation de soi sous une forme narrative qui la constitue en point de vue. Cette promotion de la première personne s'explique de plusieurs façons.

Le développement, exceptionnel en Italie, de politiques publiques en cas de désastre sanitaire suscite maints témoignages motivés par une intention eulogique à l'égard des autorités municipales ou ecclésiastiques, qui en sont souvent les

⁶ « Entre les choses admirables que je pense d'avoir veu : c'est que j'ay veu une femme que ce pendant que je l'allis veoir, & en l'appellant par la fenestre, me respondre & me rendre response de ce que je luy disois, sortir à la fenestre qu'elle mesme toute seule se cousoit le linceul sur sa personne commençant aux piedz, venir les alabres que nous disons en nostre langue Provençale qui portent & ensevelissent les pestiferes, entrer dens la maison de ceste femme, & la trouver morte & couchee au millieu de la maison avec son suere demy cousu : & cela fut à trois ou quatre parts à la ville : & de l'une moymesme je l'ay veu : & eusse volontiers raconté d'avantaige tout le fait de la pestilence que avint à ladite ville : mais ce seroit rendre nostre labour confus. » Michel de Nostre-Dame, *Opuscule*, 1555, p. 53.

⁷ Le spectacle vu par la fenêtre, ou le malade à sa fenêtre, est un élément récurrent dans les anecdotes liées à la peste.

⁸ Cette histoire est reprise dans maints recueils d'histoires prodigieuses, par Pierre de Boaistuau en 1558, Jean de Marcouville en 1564, Daniel Drouyn en 1587.

commanditaires⁹. De la part des spécialistes, la représentation de soi à des fins promotionnelles peut prendre des formes hyperboliques : le médecin français Gabriel Clément, en 1626, se représente dans un portrait liminaire de son traité, *Le Trespas de la peste*, en Hercule, David de Planis, dit « l'Adelphe », en 1629, en « Hercule chimique ». Avoir été malade et s'être soigné soi-même peut être un argument publicitaire puissant : un bref témoignage de ce type, assorti d'un recueil de recettes pharmaceutiques, est publié à Venise en 1630¹⁰.

La catastrophe, en particulier la peste, enjeu éditorial et commercial important, mobilise des procédures de transmission de l'expérience passant beaucoup plus qu'autrefois par l'écrit, surtout quand elle affecte des villes, qui fournissent un lectorat. La figure d'un témoin détenteur de savoir est par conséquent valorisée, et son déploiement dans le texte coïncide avec l'appréhension nouvelle de l'événement catastrophique comme processus temporel, puisqu'on raconte le développement du fléau, combattu par l'action humaine. Deux témoignages presque contemporains,

⁹ Les titres du recueil de 1630 et du traité de Tadino en témoignent (voir *infra*, bibliographie).

¹⁰ « Perilche in tutti i medicamenti il medico deve esser molto avvertito. Devesi dunque ricorrer al rimedio, che io a me stesse applicai in Roma al tempo della predetta Peste; perche io pure fui ferito, come gli altri, che morivano. Imperoche senti, come gli altri, primieramente il dolor di capo; in oltre la febre, di più il dolor di rene: e poi anco un polso indeterminatissimo insieme con una urina mortalissima. Perilche havendomi dato per espedito i Dottori Medici, ero fuori d'ogni speranza di salute ». « Le médecin doit être très au fait de tous les traitements. Il faut donc recourir au remède que je m'appliquai moi-même à Rome, au temps de la dite peste. Car je fus moi aussi touché, comme les autres, qui mouraient. Je sentis donc, comme les autres, tout d'abord des maux de tête, puis une douleur dans les reins ; un pouls très fuyant et en même temps, une urine mortelle. C'est pourquoi, comme les médecins me donnaient comme perdu, j'avais perdu tout espoir de salut ». Le médecin détaille ensuite ses symptômes et la façon dont il s'est soigné lui-même (*Raccolta di avvertimenti & raccordi per conoscer la peste*, 1630, p. 19. L'imprimeur a réuni des textes écrits à l'occasion de la peste de 1576.

l'un émanant d'un prêtre, Giulio Cesare Braccini, l'autre d'un historien, Giuseppe Ripamonti, à propos de l'éruption du Vésuve de 1629 et la peste de Milan de 1630, sont à cet égard particulièrement significatifs. Aucun des deux auteurs n'est un spécialiste, mais l'un et l'autre informent leur mise en récit de l'événement grâce à un point de vue qui repose sur une compétence savante (au rebours de la posture adoptée par Thucydide). Bien plus, leur témoignage est une prise de position, et, dans le cas de Ripamonti, presque une déposition. Ils s'attachent tous deux à une description du fait sur laquelle ils fondent une interprétation avoir sans recours à la théologie ni au cadre conceptuel et juridique des preuves liées¹¹.

Ce point de vue rationalisateur et autonome, chez Braccini, se fonde essentiellement sur l'utilisation de deux lettres de Pline le Jeune (VI, 16 et 20) moins comme autorité que comme outil heuristique, véritable opérateur de la saisie du phénomène. L'évocation de l'éruption de 1631 est assortie de dix-neuf citations des lettres de Pline référant à celle de 81, dans une mise en relation constante des deux événements. La comparaison pourrait être affolante : après tout, Pline l'Ancien en est mort, plusieurs villes ont été ensevelies. Elle est rassurante, parce qu'illuminante : Braccini reconnaissant tout ce qu'a décrit Pline, identifie correctement, avec jubilation, ce qui est en train de se passer. Le plaisir de la re-connaissance se veut communicatif et didactique. Il se décrit lui-même dans une librairie de Naples, apostrophant les assistants, le livre de Pline à la main : « Voilà décrit, il y a mille cinq cent cinquante ans ce que vous voyez aujourd'hui ». Cela incite un des auditeurs, mu par une « louable curiosité » à sortir un quadrant pour mesurer la montagne¹². La connaissance livresque

¹¹ Ou preuves légales : dans le droit pénal d'ancien régime, un fait est considéré comme établi sans autre examen critique dès lors que certaines conditions légalement déterminées sont réalisées.

¹² « Da principio stetti anch'io sospeso, perche non ero in luogo, donde potessi vedere il Monte: ma accorgendomi in fine, che si alzava cotanto, e proporzionamente si dilatava; mi immaginai quello, che veramente era, ed entrato in un libreria, presi l'epistole di Plinio in mano, e mostrandole

ne se substitue pas à l'observation et à l'expérimentation : Braccini creuse lui-même, avec son couteau, un trou dans la lave, au risque de se brûler. La fonction de la référence aux deux Pline est aussi de modéliser, par identification, le comportement du témoin : la prise de risque personnel, le mépris pour le peuple effrayé et crédule, abreuvé de légendes et de textes religieux font de l'abbé « presque un second Pline » ! Curieusement, la faculté de lire les signes est déniée au peuple : les paysans ont bien vu que l'eau manquait dans les puits, ou qu'elle était trouble, mais n'étant pas de « bons élèves de Périclès et de Pythagore »¹³, ils n'ont pas su prévoir le tremblement de terre. Tandis que la médiation du modèle antique collabore à la rationalisation de l'événement, le savoir populaire est invalidé au profit de la culture savante.

ad alcuni, dissi loro; Eccovi descritto 1550 anni sono quello appunto, che oggi vedete. Onde uno di quelli, che quivi erano, tirato da lodevole curiosità, salito sopra un' astraco col suo Quadrante misurolla, e come poi mi riferi, trovò, che era ascesa à piu di 30 miglia d'altezza: ed è ben credibile per li effetti, che operò; come appresso vedremo » ; « Au début je fus moi aussi perplexe, parce que je n'étais pas à un endroit d'où je pouvais voir la montagne. Mais en m'apercevant qu'elle s'élevait et que proportionnellement elle se dilatait, je m'imaginai ce que c'était véritablement, et entré dans une librairie, je me saisis des lettres de Pline et les montrant à tous, je leur dis : "Voilà décrit, il y a justement 1550 ans, exactement ce que vous voyez ». L'un de ceux qui se trouvaient là, mu par une louable curiosité, monté sur un banc la mesura avec son quadrant, comme il me le raconta ensuite, et trouva qu'elle s'était élevée de plus de 30 miles. Et cela est bien croyable, par les effets qu'elle produisit, comme nous le verrons ultérieurement ». *Dell'incendio fattosi nel Vesuvio a XVI. Di dicembre M. DC. XXXI*, 1632, p. 32.

¹³ « Altri nel medesimo tempo osservarono, che senza essere piovuto, serano intorpidite l'acque ne' pozzi, e in alcuni mancate: che se fossero stati buoni scolari di Pericle, e di Pittagora, avrebbero da questo solo, quando non altro potute prevedere i terremoti, che appresso ne seguirono, e salvarsi »; « D'autres, au même moment, observaient que sans qu'il ait plu, l'eau des puits était trouble et dans quelques uns elle manquait. S'ils avaient été de bons disciples de Périclès et de Pythagore, ils auraient pu, à ce seul indice, prévoir les tremblements de terre qui s'en suivirent, et se sauver ». *Ibid.*, p. 28.

La distance creusée par le détour par l'Antiquité favorise ici une appréhension de la catastrophe comme spectacle : les volutes de fumée multicolores sont comparés à des grotesques, étranges et beaux¹⁴. Sans doute faudrait-il aussi prendre en compte l'importance nouvelle des notations visuelles dans une histoire de l'inscription de la figure du témoin dans le récit de catastrophe. Braccini souligne dès sa dédicace la qualité picturale de son texte, ce qui est l'indice d'une esthétisation consciente du désastre, que l'on estime généralement plus tardive¹⁵ : il note qu'il a représenté la calamité « avec une grande variété d'encre et de couleurs », alors qu'il aurait mieux valu l'ensevelir dans l'oubli – faux dilemme, tant est fortement affirmée la légitimité de la curiosité et du désir de connaissance qui ne laisse aucune place à une authentique tentation du silence¹⁶.

Le recours de Giuseppe Ripamonti aux grands témoins de l'Antiquité est assez comparable à celui de Braccini. Dans son *Histoire de Milan*, il s'attache à relever les parallèles entre la peste d'Athènes et celle de Milan en 1630, à travers une série

¹⁴ *Ibid.*, p. 29.

¹⁵ Voir le catalogue de l'exposition, *All'Ombra del Vesuvio, Napoli nella veduta europea, Dal Quattrocento all'Ottocento*, Electa Napoli 1990, qui met l'accent sur le dix-huitième siècle. L'intéressante anthologie réalisée par Giancarlo Alfano, Marcello Barbaro et Andrea Mazzuchi (*Tre catastrofi*, 2000), sur les poèmes napolitains du dix-septième siècle sur l'éruption de 1631, les révoltes de 1647-48 et la peste de 1656 corrobore l'idée d'une appréhension esthétique des catastrophes dès le dix-septième siècle.

¹⁶ « la memoria della calamità recateci dell'incendio del Vesuvio più meritava di essere scancellata con lagrime di vera compunzione, e sepellita nel baratro di un perpetuo silenzio, che ravnivata, e rappresentata a' posteri con la varietà di tanti inchiostri e colori » ; « La mémoire de la calamité provoquée par l'éruption du Vésuve méritait davantage d'être effacée par les larmes d'une affliction vraie et ensevelie dans l'abîme d'un silence éternel que ravivée et représentée à la postérité avec la variété de tant d'encre et de couleurs ». Dédicace à Scipione Rovito, non paginé.

d'anecdotes curieuses¹⁷. Mais c'est un autre usage du témoignage à la première personne qu'il fait dans son *De Peste* de 1640 : il y est articulé, de façon beaucoup plus polémique que chez Braccini, à un point de vue.

Ce témoignage est d'ailleurs lui-même soumis à caution. Le médecin Alessandro Tadino, qui publie son propre traité en 1648, prétend que Ripamonti n'était pas présent à Milan pendant la peste, sans doute pour le discréditer¹⁸. Le témoignage oculaire revêt en effet des enjeux nouveaux, assez comparables à ceux qu'il pourrait avoir dans un contexte judiciaire. Si la peste est une calamité qui se prête aux débats de toutes sortes, celle de Milan est la première catastrophe à susciter une polémique à propos de l'origine démoniaque ou délictueuse de la contagion et la légitimité des persécutions qui s'en sont suivies¹⁹. Entérinant ce déplacement, les marques de la première personne sont concentrées dans le second chapitre du *De Peste*, qui traite précisément de la question des « untori » (les « oigneurs »). Or, dans cet intéressant chapitre, Ripamonti mobilise (peut-être fallacieusement, si l'on en croit Tadino), le témoignage oculaire : ce faisant, il le problématise et le dépasser.

Il affirme, en effet, être allé voir avec la foule les tâches sur les murs de Milan considérées comme la preuve du crime des oigneurs. Il les a (du moins l'affirme-t-il) bel et bien vues ; mais il ne croit pas en l'existence d'un complot diabolique. Ce saint Thomas de la peste (qui a passé dans sa jeunesse plusieurs années en prison pour athéisme et irréligiosité)²⁰ ne dit pas clairement si le hiatus entre ce qu'il a vu et ce qu'il croit vient du fait qu'il a cru

¹⁷ *Historiae patriae (Mediolanensis) libri XXIII*

¹⁸ *Raguaglio dell'origine et giornali successi della gran Peste*, 1648. « Al benigno lettore », non paginé. Contrairement à Ripamonti, Tadino croit en l'origine diabolique et criminelle de la peste.

¹⁹ Manzoni, comme on sait, s'en inspire étroitement dans *I promessi Sposi* et *La storia della colonna infame*.

²⁰ Sergio Bertelli (1973) le classe cependant

voir, ou qu'il a vu quelque chose qui n'est pas ce que l'on croit (des barbouillages de plaisantins, par exemple). Grâce au détour par un point de vue étranger (il a lu une lettre du cardinal de Mayence faisant part de ses doutes sur l'affaire des *untori* de Milan), il exprime l'idée d'un aveuglement de la raison, de la part de qui a sous les yeux, jour après jour, la catastrophe²¹.

Ripamonti ne renonce pas pour autant à apporter son témoignage, vrai ou faux, mais pour introduire des anecdotes à décharge (dans le procès sous-jacent des oigneurs, qui a déjà eu lieu). Il a été « lui-même témoin », « lui-même spectateur » des mésaventures d'un vieillard qui époussetait un banc d'église ou de touristes français qui tâtaient les bas-reliefs du dôme, échappant de peu au lynchage par la foule²².

Le témoignage, vrai ou faux, de Ripamonti repose sur une distance, qui s'accompagne, encore plus explicitement que chez Braccini, d'une appréhension esthétique de la peste « créatrice féconde d'horreur », propre à inspirer les peintres. Son propre récit est comparé à plusieurs reprises à une tragi-comédie : les éléments comiques (comme les anecdotes précédemment évoquées) sont destinées au « soulagement » des lecteurs endeuillés, mais aussi, sans aucun doute, à leur désabusement.

²¹ « ho veduto altresì lettere scritte dall'arcevescovo di Magonza al cardinale nostro, richiedendo lo informasse sulla veracità dei maravigliosi avvenimenti che la fama divulgava tra il suo popolo. [...] Così le estranee genti non davano piena credenza a tali fole, perche vivendo da noi lontani, poco interesse vi prendevano, fra noi invece il malore crescendo ognio di sotto gli occhi, e nell'intime viscere, rendeva vieppiù credibili tutti i racconti quanto più erano truci e stravaganti. « J'ai vu par ailleurs des lettres écrites par l'archevêque de Mayence à notre cardinal, lui demandant de l'informer de la véracité des événements merveilleux que la rumeur divulgait dans son peuple [...] Ainsi les étrangers n'ajoutaient pas pleinement foi à de telles folies, parce que vivant loin de nous, il y prenaient moins d'intérêt, tandis que chez nous, le mal croissant sous nos yeux et dans nos rendait crédibles les récits les plus faux et les extravagants. » *La peste del Milano del 1630*, p. 65.

²² *Ibid*, pp. 85-86.

Ces deux exemples ont montré l'évolution du pacte référentiel originel du récit de catastrophe dans le texte de Thucydide, qui exprimait son incrédulité à l'égard des oracles. Chez ces deux auteurs du dix-septième siècle, le développement d'un point de vue inscrit dans le texte une distance à l'égard de la perception populaire et de la catastrophe elle-même : elle construit conjointement la posture d'un témoin rationnel et une dimension esthétique de l'événement. Par ailleurs, la notion même de témoignage se problématise. À cet égard, la collusion entre la peste de Milan et un procès de sorcellerie transforme la catastrophe en « affaire ». Ce changement de perspective excède le cas célèbre de la peste de Milan, dont on sait qu'elle inspirera, outre Manzoni, le traité de Beccaria *Dei delitti e delle pene*, en 1764. Un siècle plus tôt, exactement à la même époque que Ripamonti, Friedrich Spee²³ met en cause la valeur des témoignages en matière de sorcellerie. La capacité de Ripamonti à affirmer son intime conviction indépendamment des preuves visibles est sans doute à mettre en relation avec la lente évolution du droit au dix-septième siècle.

Il serait cependant erroné, à partir de ces exemples, de prétendre que les témoignages orientés par une intention démystificatrice sont majoritaires. Les traités d'inspiration religieuse, à visée, éventuellement eschatologiques, abondent tout au long du dix-septième siècle, et bien au-delà²⁴. Mais même dans ces écrits, l'usage de la première personne, l'introduction d'éléments autobiographiques introduit un changement de registre et de régime. On peut estimer qu'ils participent, par une autre voie, à la désémantisation de la catastrophe. Ni Thucydide et Boccace, ni même Braccini et Ripamonti, n'avaient détaillé la façon dont la peste les avait personnellement affectés. La peste et l'incendie de Londres (1665-1666) marquent à cet égard un changement important : c'est à la fois la position du témoin (abolissant la distance intellectuelle et émotionnelle avec ses contemporains) qui est en train de changer ainsi que la valeur accordée à l'espace

²³ *Cautio criminalis sive Liber de processu contra sagas*, 1631.

²⁴ Françoise Revaz a montré récemment la permanence de ce registre dans les écrits journalistiques contemporains (2002).

privé. La façon dont Samuel Pepys, dans son journal, rend compte de ces événements va dans ce sens, mais aussi, de façon moins attendue, le récit sermonnaire du prédicateur puritain Thomas Vincent, *God's Terrible Voice in the City* paru anonymement en 1667. Un récit de la peste de Londres est inséré dans l'évocation de l'incendie de l'année suivante. La « voix » est celle de Dieu articulée par la catastrophe ; le scripteur, donnant à voir la catastrophe, fait entendre cette voix dans un déluge verbal mimétique des citations bibliques qui innervent le texte. Dans ce dispositif qui annule toute distance et toute médiation, toute inflexion personnelle semble barrée d'avance pour le « témoin » au sens religieux du terme (« testimony of Jesus-Christ », p. 44). Pourtant lorsqu'on arrive, à peu près au milieu du texte, à la cinquième section consacrée au récit de la peste (c'est une analepse et par rapport à l'évocation de l'incendie qui vient d'avoir lieu, une anamnèse), les citations disparaissent. La chronologie de l'épidémie est déroulée à la première personne du pluriel, au rythme des bulletins de mortalité, dans un style qui reste métaphorique mais dont la virulence sermonnaire s'atténue. Elle disparaît complètement lorsque le récit passe à la première personne du singulier dans deux épisodes qui se déroulent aux abords et dans la maison du narrateur qui se trouve « au milieu de l'infection »²⁵ : le premier, à sa porte (c'est une mère qui porte le petit cercueil de son enfant), le second à l'intérieur de sa maison (où les adolescents meurent l'un après l'autre). Le resserrement du lieu et du temps (compté jour après jour pendant l'agonie des enfants), le passage de l'extérieur à l'intérieur figurent l'entrée dans l'espace de la subjectivité. Le choix des exemples, présenté comme arbitraire²⁶, est fondé sur la sensibilité : ce sont les cas les plus touchants, « more affecting ». Ce cœur de l'infection-affection concerne la mort des enfants et le deuil des mères – promises dans

²⁵ (« in the midst of the infection »)

²⁶ « among other sad spectacles, methought two were very affecting » p. 37.

les récits fictionnels de la peste, de Manzoni à Camus²⁷, à bien d'autres déclinaisons.

Mais c'est surtout le témoignage fictif du *Journal of a Plague Year* de Defoe (1722) qui est redevable à Thomas Vincent de l'invention de la posture nouvelle, morale et sensible, de celui qui regarde le désastre, non pas de loin, mais depuis le centre, le cœur de celui-ci. Defoë problématise, au-delà de la question de la vérité du témoignage, celle de la légitimité de la curiosité, non scientifique, à l'égard de la catastrophe. Son personnage-narrateur, H. F²⁸, alterne les périodes de réclusion (dans une maison qui, privilège inouï de la fiction, est la seule à n'être pas infectée, et se trouve au milieu de l'épidémie, littéralement encerclée par elle) et des promenades erratiques dans la ville désolée. Londres est le théâtre d'une multitude de faits singuliers, atroces et pathétiques, quelquefois comiques, qui récapitulent toutes les anecdotes de la peste enregistrées par deux siècles de témoignage²⁹. Il ne s'agit pas seulement d'un inventaire d'histoires curieuses et tragiques, mais de leur mise en perspective par un point de vue empathique (H. F est d'abord un témoin compatissant)³⁰, et éthique : le témoin

²⁷ Dans *I Promessi Sposi* (1825) le spectacle le plus touchant offert à Renzo traversant Milan pestiférée est celui d'une noble milanaise confiant le cadavre de sa fillette aux « monatti » (ch. 34). Dans *La Peste* d'Albert Camus (1947), Mme Loret hurle sans pouvoir s'arrêter en trouvant les symptômes de la peste sur le corps de sa fille ; l'anecdote est sans doute inspirée par *The Journal of a Plague Year*, où une femme devient folle, et meurt, après une découverte semblable.

²⁸ Ces initiales sont couramment interprétées comme celles d'Henry Foe, l'oncle de Daniel Defoë qui était resté à Londres pendant la peste de 1665. Daniel Defoë, alors âgé de six ans, était parti à la campagne avec sa famille, et nombre de Londoniens (dont Samuel Pepys).

²⁹ Sur le point, je me permets de renvoyer à mon article, 2008.

³⁰ Il est même le seul Londonien resté capable de pleurer sur les malheurs d'autrui, puisque la maladie a fait endurcir tous les autres cœurs.

fictif examine tous les dilemmes moraux³¹, expose tous les aspects politiques, économiques et sociaux que soulève la catastrophe.

La fiction, au début du dix-huitième siècle, conjugue ainsi la perspective esthétique et éthique que les deux modalités essentielles du témoignage (par la distance et la proximité) ont construite au cours du siècle précédent.

Que la fiction de la catastrophe se fonde sur l'éliision de la référence, l'auteur d'une traduction anglaise en vers de la peste d'Athènes de Thucydide, Thomas Sprat³², en 1659, le formule explicitement³³. Le témoignage oculaire est à son avis le privilège de l'historien³⁴; quant à lui, qui n'a « jamais vu la peste ni se soucie de la ressentir », il doit se contenter de son « idée »³⁵ sans se mettre au milieu de la bataille pour mieux la peindre. Eloigné (du moins le croit-il, six ans avant la grande peste londonienne) du théâtre de la tragédie, il fait l'éloge du témoignage oculaire auquel

³¹ Ceux-ci concernent au premier chef la question de la réclusion des malades et de leur famille dans leur maison, mesure à laquelle le narrateur se déclare opposé, tout en étant obligé de la faire respecter (il est en effet brièvement commis au contrôle du respect du règlement sanitaire). Tout ce qui relève du conflit entre les droits de l'individu et ceux de la collectivité fait l'objet d'une présentation problématique.

³² Il est l'auteur de l'histoire de la Royal Society.

³³ *The Plague of Athens, Which hapened in the Second Year of Peloponnesian Warre*. Ce texte, écrit en 1659, fut réédité en 1665 à l'occasion de la peste de Londres.

³⁴ « Though it must be said, that the Historian had a vast advantage over the Poet; He having been present on the place, and assaulted by the disease himself, had the horror familiar to his Eyes, and all the shapes of the misery still remaining on his mind, which must needs make a great impression on his Pen and Fancie ». Dédicace à Walter Pope, non paginé.

³⁵ « only writing on an *Idaea* of that I never yet saw, nor care to feel being not of the humor of the Painter in Sir *Philip Sidney*, who thrust himself into the midst of a Fight, that he might the better delineate it) ». *Ibidem*

il n'a pas accès. Mais celui-ci se retourne en l'énoncé d'une conception moderne de la fiction comme construction d'une scène imaginaire. Il est intéressant que ce soit à l'occasion de la traduction du texte de Thucydide, qui scelle le pacte référentiel du témoignage, que le propre du récit fictionnel de catastrophe soit formulé.

Université de Paris III, Sorbonne Nouvelle

Bibliographie

Anonyme : *Raccolta di avvertimenti & raccordi per conoscer la peste : Per curarsi, & preservarsi, & per purgar robbe e case infette*. Presentata al magistrato Illmo della sanità di Venetia, & di ordine di quello mandata alla stampa. Bonifacio Ciera, Venise, 1630.

Braccini, Giulio Cesare : *Dell'incendio fattosi nel Vesuvio a XVI. Di dicembre M. DC. XXXI. E delle cause, ed effetti. Con la narratione di quanto è seguito in essi per tutto Marzo 1632. E con la Storia di tutti gli altri incentij nel medesimo Monte avvenuti, dicorrendo in fine delle acque le quali in questa occasione hanno danneggiato le campagne, e di molte altre cose curiose*. Secondino Roncagliolo, Naples, 1632.

Clément, Gabriel : *Le Trespas de la Peste*, 1626

Defoe, Daniel, *A Journal of the Plague Year* [1722] éd. Paula R. Backscheider, New York, London, W. W. Norton, 1992.

Hobbes, Thomas : *The Peloponnesian War* [1629], éd. David Grene, University of Chicago Press, 1989.

Nostre-Dame, Michel de : *Excellent & moult utile opuscule à tous necessaires*. A. Volant, Lyon, 1555.

Perrot d'Ablancourt, Nicolas : *Histoire de la guerre du Peloponese continuée par Xenophon de la traduction de Nicolas Perrot d'Ablancourt*, Paris, Courbé, 1662.

Ripamonti, Giuseppe : *De peste quae fuit anno MDCXXX libri V desumpti ex Annalibus urbis Mediolani*. Malatestas, Milan, 1641. *La peste di Milano del 1630, V cavati dagli annali della citta*, trad. F. Cusani, [1841], Milan, Muggiani, 1945.

Historiae patriae (Mediolanensis) libri XXIII. Mediolani, Malatesta, 1641.

Seysssel, Claude de : *L'Histoire de Thucydide Athenien, De la guerre qui fut entre les Peloponnesiens & Atheniens*, Translatee de Grec en François par feu Messire Claude de Seysssel Evesque de Marseille, & depuis Archevesque de Turin, Adressee au treschrestien Roy de France Loys XII, Reveue et corrigee sur l'exemplaire grec. [1527] Paris, Michel de Vascosan, 1559.

Sprat, Thomas : *The Plague of Athens, Which hapened in the Second Year of the Peloponnesian Warre. First described in Greek by Thucydides; Then in Latin by Lucretius. Now attempted in English*. Londres , E. C. for Henry Brome, at the Gun in Ivy-lane, 1665.

Tadino Alessandro : *Raguaglio dell'origine et giornali successi della gran Peste, contagiosa, Venefica, I Malefica seguita nella Città di Milano, & suo Ducato dall'Anno 1629 fino all Anno 1632. Con le loro successsive Provisione, & ordini. Aggiuntovi un breve Compendio delle più segnalate specie di Peste in diversi tempi occorse. Diviso in due parti. Dalla creatione del Mondo fino alla nascita del Signore, et da N. S. fino a presenti tempi. Con diversi antidoti*. Filippe Ghisolfi, Milan, 1648.

Vincent, Thomas : *God's Terrible Voice in the City*, Londres, 1667.

Bibliographie critique

- Alfano Giancarlo, Barbaro Marcello, Mazzucchi Andrea : *Tre catastrofi. Eruzioni, rivolta e peste nella poesia del Seicento napoletano*, Cronopio, 2000.
- Bertelli, Sergio : *Ribelli, libertini e ortodossi nella storiografia barrocca*, La Nuova Italia, Florence, 1973.
- Blumenberg, Hans : *Schiffbruch mit Zuschauer, Paradigma einer Daseinsmetapher*, Suhrkamp, 1979
- Cave, Terence : *Pré-Histoires. Textes troublés au seuil de la modernité*, Genève, Droz, 1999
- Dulong, Renaud : *Le témoin oculaire : les conditions sociales de l'attestation personnelle*. Editions de l'EHESS, 1998.
- Duprat, Anne : « Pestes et incendies : l'exemplarité du récit de témoin aux XVIe-XVIIe siècles », www.fabula.org/colloques/documents396.php
- Lavocat, Françoise : « Catastrophe et narrativité ». *Actes du savoir*, 2008.
- — —, dir. *Pestes, incendies, naufrages. Ecritures du désastre au XVIIe siècle*. Brépols, 2011.
- Revaz, Françoise : « Les catastrophes naturelles : entre explication scientifique et compréhension mythique ». in Dewiller, Andreas ; Karakash, Clairette (dir.), *Mythe et science*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, pp. 95-113.
- Wittgenstein, Ludwig : *Philosophische Untersuchungen*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1976.